

## Libérez l'ascenseur !

par Richard Scoffier

Parmi toutes ces choses que les constructeurs emprisonnent dans les gaines de leurs bâtiments - les eaux usées, les vide-ordures, les tuyaux de gaz et les câbles électriques -, la condamnation la plus injuste reste, après celle du malheureux escalier, l'isolement à perpétuité de l'ascenseur dans sa cage de béton...

L'ascenseur, né sous les applaudissements de la foule ébahie des expositions universelles, aura eu une jeunesse mouvementée avant d'être définitivement considéré comme un serviteur fidèle et discret, relégué loin de la lumière dans les zones les plus sombres des constructions. Ainsi, on le trouvera d'abord sous différentes formes dans la composition des manèges de Coney Island où il s'encanaillera, avant de franchir l'Atlantique pour rejoindre les forces révolutionnaires soviétiques. Immédiatement engagé, il partira au front et s'affichera au premier plan des projets utopiques les plus audacieux. Oblique, il permettra à Lénine de monter majestueusement vers sa tribune dans le dispositif suprématisme rêvé par El Lissitzky. Et il apparaîtra ailleurs comme l'emblème d'une révolte qui se dresse spontanément en réponse à la moindre injustice. Il en sera ainsi de toutes les machineries scénographiques des frères Vesnine pour Meyerhold, accentuant comme par magie l'effet d'apparition des masses. Et leur projet d'immeuble pour la *Pravda* à Moscou ne sera que le prétexte à la mise en scène de deux cabines en contrepoids, libérées de tout tuteur et animées par une roue rappelant celles des chevalements de mine, comme pour imager une vérité sortant de son puits. On le retrouvera encore dans une perspective

crépusculaire d'Ivan Leonidov, associé à un avion décollant comme une fusée le long de l'une des hautes tours du commissariat à l'Industrie lourde et fendant les cieus, avant que la réaction stalinienne ne le reconduise à l'esclavage. Que de tours ont pu être construites grâce à lui, sans que lui parvienne en retour la moindre reconnaissance. Utilisé sans vergogne par les architectes ingrats de l'École de Chicago, il leur a permis de construire de plus en plus haut et d'asseoir leur réputation sur son dos. Et combien de spéculateurs sans scrupule a-t-il pu enrichir ? Il restera caché, mis à part quelques apparitions remarquables à la fin des années 1960 dans les atriiums d'hôtels spectaculaires conçus par John Portman, un architecte totalement sous-estimé, où son origine foraine sera parfaitement exploitée. Ainsi le Hyatt Regency, dans l'Embarcadero Center à San Francisco, présente-t-il un vide vertigineux à travers lequel des capsules vitrées s'élancent à toute allure à l'assaut des falaises de béton en dévers, sous une lumière zénithale tombant en cascade d'une verrière. Tandis qu'à Dubaï dans le Burj Khalifa, le gratte-ciel le plus haut du monde, sa relégation sera des plus humiliantes. Il n'est qu'un outil dont les ingénieurs de SOM ont calculé l'accélération et la décélération pour que sa



Tribune de Lénine, 1920, El Lissitzky.



Hyatt Regency, San Francisco, 1971, John Portman arch.



Toute première esquisse pour le concours de la transformation de la tour Montparnasse, 2017. © OMA/Rem Koolhaas.

vitesse, qui frôle les 40 km/h, ne soit pas perceptible par ses utilisateurs. C'est une machine, bridée, castrée et incapable de montrer sa puissance accompagnant sans bruit ni vibrations les flux permanents de visiteurs qui l'empruntent pour accéder au belvédère du 148<sup>e</sup> étage.

#### Spartacus et la révolte des monte-charges

Des tentatives d'arracher l'ascenseur à sa geôle de béton pour en faire l'un des événements majeurs de la construction ont bien été tentées ici et là. On citera celle de François Deslaugiers qui l'élance sous la Grande Arche d'Otto von Spreckelsen à La Défense en réactivant la dramaturgie constructiviste de Leonidov pour le commissariat à l'Industrie lourde. Et les circulations verticales qui s'immiscent dans les colonnes treillis de la médiathèque de Toyo Ito à Sendai pour permettre une contre-plongée au travers des substances programmatiques superposées : hall, bibliothèque, espace d'exposition... Ou encore les élévateurs de Shigeru Ban qui attendent le public du Nicolas G. Hayek Center dans un espace totalement ouvert sur la rue principale de Ginza à Tôkyô. Des cylindres de verre, montés sur des vérins

hydrauliques, qui se présentent d'abord comme des stands - où sont exposés les derniers modèles des différentes marques de montre du groupe - avant de hisser les acheteurs pris au piège dans les boutiques flottant en porte à faux au-dessus du vide. D'autres expériences leur font prendre parfois des chemins de traverse, comme l'étrange hélice qui s'enroulait autour du projet de la tour Phare imaginé par Jacques Ferrier. Ou les assimilent à des funiculaires. Ainsi la proposition de Stéphane Maupin pour le Guggenheim d'Helsinki, qui promettait de propulser les visiteurs selon différentes obliques à travers l'espace muséal avant de les déposer au dernier étage d'où ils pouvaient, en descendant, commencer leur déambulation. Ou celle d'Éric Lapierre dans la résidence universitaire Chris-Marker à Paris, coupée de part en part par un ascenseur oblique permettant une ascension ludique et festive. Mais le titre de Spartacus de la révolte des monte-charges revient sans conteste à Rem Koolhaas, l'homme qui a osé présenter l'ascenseur comme l'un des dix-sept éléments fondamentaux de l'architecture lors de la 14<sup>e</sup> Biennale d'architecture de Venise. L'introduction de cet intrus

inconvenant a certainement dû faire enrager Julien Guadet et Gottfried Semper dans leurs tombes respectives. Mais cette opération était préméditée de longue date : dès son premier ouvrage sur New York en 1978, l'ancien scénariste avait remarqué que ce dispositif technique restait le seul vrai moyen d'assimiler l'architecture au cinéma. L'ascenseur permet, en supprimant tout effort physique, le montage cut de séquences architecturales sans aucune commune mesure. Il devient ainsi l'outil absolu d'une architecture totalement visuelle et cérébrale...

Mais il trouvera un rôle à sa mesure des années plus tard dans la réalisation de la maison Lemoine à Bordeaux. Le handicap de son principal occupant, un hémiparalysé notoire, a servi de prétexte pour retourner l'ordre habituel de l'habitation comme un gant. Ainsi l'ascenseur ne dessert plus servilement les étages mais s'octroie le statut d'une pièce de vie centrale que les différents niveaux programmatiques viennent compléter et poursuivre en fonction des heures de la journée. Ce dispositif sera ensuite appliqué à un établissement recevant du public, Lafayette Anticipations, la fondation

d'entreprise Galeries Lafayette, où une cage - constituée cette fois de plusieurs plateformes de dimensions différentes évoluant sur des crémaillères - vient s'encasturer dans la cour d'un ancien immeuble à usage d'habitation pour le métamorphoser en espace d'exposition. Là encore, les choses se retournent. Les étages débarrassés de leurs cloisons fonctionnent comme des plateaux servants et distribuent un vide central conçu comme une scène modulable pour répondre aux multiples formes à travers lesquelles l'art d'aujourd'hui se manifeste. On notera pour terminer le premier projet de sa proposition malheureuse au concours pour la tour Montparnasse, où l'ascenseur formait une sorte de manège forain autour du volume de bureaux pour rejoindre la terrasse et son restaurant. Une esquisse très explicite présentait une grande roue tournant autour de la tour pour desservir son dernier niveau. Comme si, sur cette importante perspective parisienne, l'invention d'Otis pouvait enfin se venger de toutes les humiliations subies pendant des dizaines et des dizaines d'années...